

Article du 14 août 2008

"L'affaire Miura"

Certains prétendent que c'est à cause du toro Catalan que, voilà 100 ans, a éclaté «l'affaire Miura». Le 5 octobre 1902, à Madrid Ricardo Torres «Bombita», «Petite Bombe» la star de l'époque, frère d'Emilio « Bombe » et de Manuel « Petite Bombe III » affronte une corrida de Miura. Les miuras, il connaît. Avec son rival, « Le petit pilonneur » (Machaquito), « Petite Bombe » les tord un peu partout avec succès : à Séville, San Sebastian, Barcelone, Valencia. Mais voilà, le 5 octobre, Catalan, un toro « bravo, seco, duro », lui explose au nez. Ça arrive aux plus fortiches. Au grand Petit Léopard (Lagartijo) par exemple. A Malaga, le 3 juin 1877, le toro Cucharero l'avait tellement martyrisé qu'il avait fait empailler sa grosse tête de 101 kilos pour l'accrocher chez lui et l'insulter régulièrement « Cucharero, fils de pute ! ». Catalan, selon les chroniqueurs de l'époque, est un foutu bon toro et « aurait du être gracié ». Sa tête sera envoyée à Eduardo Miura avec des compliments sur sa caste. A sa mort Catalan reçoit une énorme ovation et Bombita qui l'a tué comme un misérable, la bronca de sa vie. Ça ne le décourage pas. Il continue de croiser les Miuras. En avril 1907 à Séville, il a reçu une énorme ovation pour avoir osé poser sa coiffe de torero sur la tête de l'un d'eux. Le 20 août, deux jours après que le novillo de Miura, Agujeto a, à Sanlucar, tué le novillero Faustino Posada d'un coup de corne dans le cou, Petite Bombe les combat à Bilbao et il est « colossal ». Les bestioles de ce fer ont la cote. En 1903, un referendum aux arènes de Madrid classe leur éleveur comme le plus sérieux de sa corporation. Ce n'est pas l'avis de tout le monde. Quelques-uns l'accusent d'être un ganadero commercial. Il profiterait de la réputation noire de ses toros qui ont tué Espartero, Llusio, Pepete, Dominguin, pour écouler tous ses produits, y compris les petits, les moches et les mansos qu'on banderille à feu. En 1904, il vendait 57 toros. En 1908, il en écoule 102. En 1905, les éleveurs de toros de combat ont fondé leur syndicat « La Union ». Un des articles de leur statut stipule que ses membres s'interdisent de vendre leurs toros aux organisateurs qui se plient au refus des toreros de s'aligner avec certaines ganaderias qui ne sont pas de leur goût. Celle de Miura par exemple. L'affaire n'est pas nouvelle. A la fin du XIX, Frascuelo avait, par lettre, annoncé qu'il refusait de toréer ces toros à Valencia et après une course à Jerez Guerrita avait, dans la contre piste, fait la grosse voie : « Dieu veuille qu'a Miura ses vaches meurent et que ses pâturages soient empoisonnés ».

En 1908, le président de « La Union » est Eduardo Miura. Sur ses 102 toros combattus, 15 ont été jugés supérieurs, 26 bons mais 40 selon le critique Dulzuras n'auraient jamais du être présentés en corrida. Bombita cette année là, en a estoqué 15 et Machaquito presque autant. A la fin de la saison, 15 toreros, et non des moindres, comme Rafael El Gallo ou Vicente Pastor, entraînés par la Petite Bombe et le Pilonneur fonde un syndicat et ouvrent les hostilités. Ils demandent d'être payés double pour des corridas de Miuras parce que cet éleveur met sur le marché « un nombre de toros extraordinairement supérieur aux autres ganaderos », parce que ses bêtes « sont les plus dures et les plus difficiles à combattre » et qu'elles présentent « un plus grand danger pour le combattant ». Ils précisent aussi que les membres de leur syndicat se réservent le droit de ne pas toréer avec ceux qui n'en font pas partie. Clash. L'affaire fait du pétard au-delà du monde de la corrida. Chacun dit la sienne y compris Jacinto Benavente le prix Nobel de littérature : « il me paraîtrait juste que les toreros gagnent plus lorsqu'ils ont affaire à des toros de poids et demandant beaucoup de prudence, si en toute logique ils touchaient moins lorsqu'ils s'amusent avec des toros bons ». A Séville les aficionados d'une contre-association qui a recueilli des centaines de signatures jurent de ne pas assister aux corridas si des Miuras ne sont pas à l'affiche aux prix normaux. Bombita et Machaquito répliquent dans l'Imparcial du 14 novembre. Ils assurent que Miura vient de marquer plus de 300 veaux « ce qui augure d'un nombre de corridas véritablement effrayant ». Ils accusent cette ganaderia de se mettre en position de monopole en s'appuyant sur « sa légende tragique » et pas « à cause de la bravoure de ses bêtes ». Ils expliquent que le prix double qu'ils demandent, déduction faite du double salaire de leurs picadors et banderilleros, sera versé aux toreros blessés et aux familles des toreros tués. De leurs cotés les éleveurs de La Union se déclarent solidaire de leur président et des aficionados hostiles à Bombita.

Comme le chroniqueur Cantaclaro. Il écrit que les toreros révoltés dégradent la qualité des Miuras par leurs manières de faire. Petite Bombe par exemple. Il donnerait des défauts à ses adversaires en abusant des coups de cape pour arracher des applaudissements et cacher ses déficiences. On insinue aussi qu'ils en ont peur. Bombita aura beau jeu de répondre en faisant remarquer que

Machaquito et lui sont ceux qui les rencontrent le plus. Mais il faut sortir de la crise et le monde taurin, toujours prêt à embrouiller les affaires, est aussi prompt à les débrouiller dès que la saison et ses enjeux économiques se pointent. En janvier 1909, on se réunit. Toreros, éleveurs, organisateurs multiplient les parloles. En février tout est réglé. Bombita et Machaquito renoncent à leurs revendications et leurs co-signataires avec eux. Le père de Bombita est furieux du retournement de veste de son fils. Il le dit à son employé de maison : « il y a là haut sept habits de lumières de Ricardo. Si j'étais moi dans la peau de mon fils ils resteraient pour toujours accrochés à leur cintre. » Non, ils ne restent pas accrochés. Bombita finira par regretter sa révolte tout en la justifiant « nous demandions une augmentation afin de contraindre le ganadero a sélectionné ses produits de manière plus scrupuleuse. Dans cette affaire, c'est mon excès de franchise qui a tout perdu. »

Il reprend le collier. En 1909, il torée les Miuras à Santander, Valencia, San Sebastian, Bilbao, Murcie, Salamanque et Saragosse. Et en fin de saison fonde le Mont de Piété des toreros, une œuvre sociale de secours mutuels, déjà esquissée à la fin du XIX par Mazzantini et qui, grâce a Marcial Lalanda débouchera en 1924 par la création d'un sanatorium pour toreros. Le 25 mars 1910, pour la corrida de la Presse, Petite Bombe torée à Madrid où il ne s'est pas présenté depuis l'affaire. L'élevage ? Miura. Son cachet : 5500 pesetas. A peine 1000 pesetas de plus que celui perçu en 1903 pour tuer les toros de ce même élevage. Le nom de son premier Miura que le tirage au sort lui a attribué ? Bombito. Croisade perdue pour Bombita ? Pas sur. Aujourd'hui les toreros spécialistes des Miuras sont plus payés qu'avec un autre élevage. Dimanche, les Miuras sont à Béziers avec El Fundi, Valverde et « Grosse Bombe » Padilla.

Jacques Durand.

- sources : Sotomayor : Miura , siglo y medio de casta. Espasa Calpe 1992.
- Jean Pierre Darracq « el tio Pepe » : Miura. Cairn 2001